

PRÉSENTATION :

SORTIR DE LA SCOLASTIQUE ?

Par Pierre BRUNO & Jérôme ROGER

On ne savait rien de ce qu'il eût fallu savoir : la culture était trop compliquée pour comprendre autre chose que les rides de la surface. (Paul Nizan, *Aden Arabie*¹)

Si aucun volume du *Français aujourd'hui* n'a jamais été consacré dans sa totalité à cette question, les relations du littéraire et du social n'en ont jamais été absentes. Elles sous-tendent les deux volumes consacrés à l'*Histoire littéraire* (n° 71 et 72, 1985-1986) et se retrouvent, sous des formes et des approches diverses, au fil des ans, des numéros et des évolutions sociales dans les numéros consacrés aux contemporains (*Lisez-vous les contemporains ?* n° 75, 1986), aux *Littératures européennes* (n° 95, 1991) ou à la *Littérature et les valeurs* (n° 110, 1995).

D'ailleurs, peut-on traiter de la question en un seul volume, sans en occulter la diversité des perspectives (parfois plus contradictoires que complémentaires) ni la complexité croissante des modèles explicatifs ? Il n'est guère aisé en effet de concilier (ou plus précisément de fondre en un même modèle explicatif) l'étude de la genèse ou de la structure des champs de production, l'observation des stratégies individuelles des acteurs, l'analyse formelle des contenus ou l'étude des publics, de leurs condition de réception des œuvres et des usages ainsi générés. Peut-on aussi aborder cette question sans en occulter les présupposés idéologiques ? La crise de la lecture et la crainte de l'illettrisme ont indéniablement contribué – plus encore que l'évolution des mentalités – à ce que la question sociale soit exclue d'un support culturel, le livre, devenu comme bon en lui-même, pour se reporter sur les médias audiovisuels et sur la culture de masse. Et encore, sur ces derniers points, la dimension littéraire des biens culturels (si l'on entend par là l'étude des valeurs, des structures narratives et des procédés esthétiques) est-elle souvent occultée ou réduite à une lecture idéologique réductrice, art moyen et bien-pensant de lecture des œuvres. Entre tenants des « effets » et tenants des « usages », les débats peuvent être vifs sur la portée et la nature de l'influence de la télévision ou des jeux vidéos, mais les effets et les modèles proposés par le livre ne semblent pouvoir être que positifs.

Ce volume, s'il veut réintroduire la question des relations entre le littéraire et le social dans la perspective de l'enseignement du français n'a pas pour prétention de faire le tour de la question mais au contraire, dans un

1. La découverte/Poche, 2003, p. 56 (publié dans la revue *Europe* en 1931, réédité aux éditions François Maspéro en 1960 avec une préface de Jean-Paul Sartre).

premier temps, de montrer la diversité et la complémentarité potentielle des approches. Cette étape s'avérait effet nécessaire avant de porter, dans un deuxième temps, un regard lucide sur les contradictions qui travaillent aujourd'hui l'enseignement de la littérature.

Qu'on nous entende bien : il ne s'agit pas seulement de constater le déficit d'implication affective des élèves et des étudiants dans la relation aux textes, sans laquelle la classe de français perd tout son sens, mais de s'interroger avant tout sur les raisons de cette indifférence, de cette paralysie de l'émotion – comme l'on parlait d'« émotions », à l'époque de la Fronde, pour désigner les troubles et les mouvements populaires. Les analyses, ici, le montrent, les choix didactiques qui ont été faits au nom même de la diversité sociale des élèves induisent, dans les pratiques pédagogiques, un arasement de la dimension idéologique, et osons le mot, *politique*, des textes littéraires. Tout se passe en effet comme s'il fallait faire croire que la littérature n'était pas d'abord irriguée par les grands affects de l'histoire et de toute vie en société – affects qui traversent nécessairement, on semble l'avoir aussi oublié, l'individu, le lecteur, l'élève. Un tel arasement a sans doute sa contrepartie ou sa justification : des exigences accrues en terme de méthodologie, de notions, de procédures, de technicité, visant à garantir on ne sait quelle neutralité de la lecture au regard de l'objet texte, toujours réductible, en dernier ressort, à un système de catégories abstraites sous-jacentes et dont il importerait désormais de s'assurer la « maîtrise ». Or la relation avec un texte littéraire sollicite d'abord un lecteur trouble, sinon semeur de troubles, à tout le moins un lecteur troublé. C'est même là que réside la socialité paradoxale, pour ne pas dire scandaleuse du *fait littéraire* : une expérience radicalement subjective pourvue d'une signification collective.

Les deux volets de ce volume sont donc indissociables : on ne peut en effet s'interroger sur la perte de sens de l'apprentissage littéraire sans reconsidérer les finalités de notre enseignement. Les causes du malaise sont complexes, tant du point de vue social que politique, et le « formalisme » de la discipline du français, souvent pointé du doigt, est sans doute le symptôme d'une nouvelle « raison scolastique² » qui fournit à ses acteurs, ou plutôt à ses agents, un crédit non négligeable aux yeux de l'institution. La tâche qui incombe à tous ceux qui en prennent conscience s'appelle *critique*. Puissent les articles réunis ici ouvrir enfin le débat.

Pierre BRUNO & Jérôme ROGER

2. Sur cette notion, voir Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Seuil, 1997.